

Explication linéaire n°1

On ne badine pas avec l'amour (1834), acte II, scène 3

Un champ devant une petite maison. Entrent Rosette et Perdican

PERDICAN

Puisque ta mère n'y est pas, viens faire un tour de promenade.

ROSETTE

Croyez-vous que cela me fasse du bien, tous ces baisers que vous me donnez ?

PERDICAN

Quel mal y trouves-tu ? Je t'embrasserais devant ta mère. N'es-tu pas la sœur de Camille ? ne suis-je pas ton frère comme je suis le sien ?

ROSETTE

Des mots sont des mots et des baisers sont des baisers. Je n'ai guère d'esprit, et je m'en aperçois bien sitôt que je veux dire quelque chose. Les belles dames savent leur affaire, selon qu'on leur baise la main droite ou la main gauche ; leurs pères les embrassent sur le front, leurs frères sur la joue, leurs amoureux sur les lèvres ; moi, tout le monde m'embrasse sur les deux joues, et cela me chagrine.

PERDICAN

Que tu es jolie, mon enfant !

ROSETTE

Il ne faut pas non plus vous fâcher pour cela. Comme vous paraissez triste ce matin ! Votre mariage est donc manqué ?

PERDICAN

Les paysans de ton village se souviennent de m'avoir aimé ; les chiens de la basse-cour et les arbres du bois s'en souviennent aussi ; mais Camille ne s'en souvient pas. Et toi, Rosette, à quand le mariage ?

ROSETTE

Ne parlons pas de cela, voulez-vous ? Parlons du temps qu'il fait, de ces fleurs que voilà, de vos chevaux et de mes bonnets.

PERDICAN

De tout ce qui te plaira, de tout ce qui peut passer sur tes lèvres sans leur ôter ce sourire céleste que je respecte plus que ma vie.

Il l'embrasse.

ROSETTE

Vous respectez mon sourire, mais vous ne respectez guère mes lèvres, à ce qu'il me semble. Regardez donc ; voilà une goutte de pluie qui me tombe sur la main, et cependant le ciel est pur.

PERDICAN

Pardonne-moi.

ROSETTE

Que vous ai-je fait, pour que vous pleuriez ?

Ils sortent.

Explication linéaire n°2

On ne badine pas avec l'amour (1834), acte III, scène 3

PERDICAN, *à haute voix, de manière que Camille l'entende.* Je t'aime, Rosette ; toi seule au monde tu n'as rien oublié de nos beaux jours passés ; toi seule tu te souviens de la vie qui n'est plus ; prends ta part de ma vie nouvelle ; donne-moi ton cœur, chère enfant ; voilà le gage de notre amour. *Il lui pose sa chaîne sur le cou.*

ROSETTE : Vous me donnez votre chaîne d'or ?

PERDICAN : Regarde à présent cette bague. Lève-toi, et approchons-nous de cette fontaine. Nous vois-tu tous les deux, dans la source, appuyés l'un sur l'autre ? Vois-tu tes beaux yeux près des miens, ta main dans la mienne ? Regarde tout cela s'effacer. *Il jette sa bague dans l'eau.* Regarde comme notre image a disparu ; la voilà qui revient peu à peu ; l'eau qui s'était troublée reprend son équilibre ; elle tremble encore ; de grands cercles noirs courent à sa surface ; patience, nous reparaissons ; déjà je distingue de nouveau les bras enlacés dans les miens ; encore une minute, et il n'y aura plus une ride sur ton joli visage ; regarde ! c'était une bague que m'avait donnée Camille.

CAMILLE, *à part.* Il a jeté ma bague dans l'eau.

PERDICAN : Sais-tu ce que c'est que l'amour, Rosette ? Écoute ! Le vent se tait ; la pluie du matin roule en perles sur les feuilles séchées que le soleil ranime. Par la lumière du ciel, par le soleil que voilà, je t'aime ! Tu veux bien de moi, n'est-ce pas ? On n'a pas flétri ta jeunesse ? On n'a pas infiltré dans ton sang vermeil les restes d'un sang affadi ? Tu ne veux pas te faire religieuse ; te voilà jeune et belle dans les bras d'un jeune homme. Ô Rosette, Rosette, sais-tu ce que c'est que l'amour ?

ROSETTE : Hélas ! monsieur le docteur, je vous aimerai comme je pourrai.

PERDICAN : Oui, comme tu pourras ; et tu m'aimeras mieux, tout docteur que je suis et toute paysanne que tu es, que ces pâles statues fabriquées par les nonnes, qui ont la tête à la place du cœur, et qui sortent des cloîtres pour venir répandre dans la vie l'atmosphère humide de leurs cellules ; [...]

Explication linéaire n°3

On ne badine pas avec l'amour (1834), acte III, scène 8

PERDICAN

Insensés que nous sommes ! nous nous aimons. Quel songe avons-nous fait, Camille ? Quelles vaines paroles, quelles misérables folies ont passé comme un vent funeste entre nous deux ? Lequel de nous a voulu tromper l'autre ? Hélas ! cette vie est elle-même un si pénible rêve : pourquoi encore y mêler les nôtres ? Ô mon Dieu, le bonheur est une perle si rare dans cet océan d'ici-bas ! Tu nous l'avais donné, pêcheur céleste, tu l'avais tiré pour nous des profondeurs de l'abîme, cet inestimable joyau ; et nous, comme des enfants gâtés que nous sommes, nous en avons fait un jouet ; le vert sentier qui nous amenait l'un vers l'autre avait une pente si douce, il était entouré de buissons si fleuris, il se perdait dans un si tranquille horizon ! Il a bien fallu que la vanité, le bavardage et la colère vinssent jeter leurs rochers informes sur cette route céleste, qui nous aurait conduits à toi dans un baiser ! Il a bien fallu que nous nous fissions du mal, car nous sommes des hommes. Ô insensés ! nous nous aimons. *Il la prend dans ses bras.*

CAMILLE

Oui, nous nous aimons, Perdican ; laisse-moi le sentir sur ton cœur. Ce Dieu qui nous regarde ne s'en offensera pas ; il veut bien que je t'aime ; il y a quinze ans qu'il le sait.

PERDICAN

Chère créature, tu es à moi ! *Il l'embrasse ; on entend un grand cri derrière l'autel.*

CAMILLE

C'est la voix de ma sœur de lait.

PERDICAN

Comment est-elle ici ! Je l'avais laissée dans l'escalier, lorsque tu m'as fait rappeler. Il faut donc qu'elle m'ait suivi, sans que je m'en sois aperçu.

CAMILLE

Entrons dans cette galerie ; c'est là qu'on a crié.

PERDICAN

Je ne sais ce que j'éprouve ; il me semble que mes mains sont couvertes de sang.

CAMILLE

La pauvre enfant nous a sans doute épiés ; elle s'est encore évanouie ; viens, portons-lui secours ; hélas ! tout cela est cruel.

PERDICAN

Non, en vérité, je n'entrerai pas ; je sens un froid mortel qui me paralyse. Vas-y, Camille, et tâche de la ramener. *Camille sort.* Je vous en supplie, mon Dieu ! ne faites pas de moi un meurtrier ! Vous voyez ce qui se passe ; nous sommes deux enfants insensés, et nous avons joué avec la vie et la mort ; mais notre cœur est pur ; ne tuez pas Rosette, Dieu juste ! Je lui trouverai un mari, je réparerai ma faute ; elle est jeune, elle sera riche, elle sera heureuse ; ne faites pas cela, ô Dieu, vous pouvez bénir encore quatre de vos enfants. Eh bien ! Camille, qu'y a-t-il ? *Camille rentre.*

CAMILLE

Elle est morte. Adieu, Perdican.

Explication linéaire n° 4 : Joël Pommerat, *La réunification des deux Corées*, 2013

Parcours associé : « Les jeux du cœur et de la parole »

LE MÉDECIN Je vous souhaite le meilleur alors... Pour votre vie à venir... Soyez heureuse... Profitez de l'existence, vous le méritez... Au revoir Marianne. *Il lui tend la main.*

LA FEMME. Merci. *Elle prend sa main. Soudain elle l'enlace et l'embrasse avec passion. D'abord surpris le médecin essaie de se dégager, l'étreinte de la femme est si forte qu'il n'y parvient pas. La résistance de l'homme semble faiblir. Un temps. Le baiser se prolonge puis ils finissent par se séparer. Ils sont troublés. On entend une porte puis des pas, un homme entre.*

L'HOMME. Bonsoir.

LE MÉDECIN, *mal à l'aise*. Bonsoir.

LA FEMME, *très troublée, au médecin*. Je vous présente. C'est Antoine dont je viens de vous parler.

LE MÉDECIN, *serrant la main de l'homme*. Enchanté.

L'HOMME. Bonsoir docteur, enchanté. Un grand merci pour tout ce que vous avez fait dans cette maison

...

LE MÉDECIN. Je n'ai fait que mon travail...

L'HOMME. Un peu plus je crois.

LE MÉDECIN. Mais non. *Un petit temps*. Je ne vais pas vous déranger plus longtemps. En tout cas je vous félicite... Marianne m'a dit la nouvelle vous concernant.

L'HOMME. Merci c'est très aimable ... La vie est faite ainsi... Et nous allons partir dès que possible... Marianne en a ressenti le désir.

LE MÉDECIN. Je vais me retirer, vous laisser, si vous n'y voyez pas d'inconvénients.

L'HOMME. Mais oui bien sûr. *La femme saisit la manche du médecin, pour le retenir.*

LA FEMME. Mais oui bien sûr. *Un temps. L'homme et le médecin, remarquant l'attitude de la femme, sont très gênés. Ils s'efforcent de ne pas le laisser paraître.*

LE MÉDECIN, *d'un air dégagé, s'efforçant de masquer son trouble*. Et je vous renouvelle tous mes vœux de bonheur.

L'HOMME, *d'un air dégagé*. Merci... Merci encore.

LE MÉDECIN, *tout en essayant de se dégager*. Dans un sens Marianne l'a très bien compris, je crois ... C'est bien que tout cela prenne fin comme ça... En douceur, sans souffrance et qu'une nouvelle vie s'ouvre devant elle.

L'HOMME, *aidant le médecin à se dégager*. Absolument.

LA FEMME, *sur un ton de plus en plus tragique, s'agrippant au médecin de plus en plus fort*. Oui absolument.

LE MÉDECIN, *cherchant à se dégager avec de plus en plus d'énergie*. Quand partez-vous ?

L'HOMME, *cherchant à libérer le médecin*. Dès que nous aurons tout réglé ici ... J'espère au plus vite.

LE MÉDECIN, *luttant pour se dégager*. C'est bien.

LA FEMME, *s'agrippant au médecin*. Oui, c'est bien.

LE MÉDECIN, *luttant*... Et où résidez-vous ?

L'HOMME, *cherchant à libérer le médecin*. Nous habitons dans une partie plutôt montagneuse de la Suisse.

LE MÉDECIN, *luttant toujours*. Oui, je vois, je vois, très bien.

LA FEMME, *s'agrippant toujours au médecin*. On sera bien là-bas... Ce sera calme.

L'HOMME. Oui.

LA FEMME. On est très heureux de partir.

L'HOMME. Au revoir et encore merci docteur.

LE MÉDECIN. Au revoir.

LA FEMME. C'est une nouvelle vie qui commence, c'est formidable.

LE MÉDECIN. Au revoir Marianne.

LA FEMME. Ça va être formidable, je me réjouis... On va se marier dans un mois... J'ai hâte... J'ai hâte de me marier avec mon mari... J'ai hâte... C'est un homme comme lui que je désirais rencontrer et épouser... *Après des efforts importants, le médecin réussit finalement à se dégager. Il sort avec précipitation. C'est un homme comme lui... Je suis heureuse. La femme s'allonge sur le sol, pleurant. L'homme s'allonge à ses côtés, la console. Noir. Celui ou Celle qui chante, seul(e) sur la scène, accompagne la souffrance de la femme.*

Explication linéaire n° 5 : Exhortation aux hommes

Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne d'O. de Gouges (1791)

Homme, es-tu capable d'être juste ? C'est une femme qui t'en fait la question ; tu ne lui ôteras pas du moins ce droit. Dis-moi ? Qui t'a donné le souverain empire d'opprimer mon sexe ? Ta force ? Tes talents ? Observe le créateur dans sa sagesse ; parcours la nature dans toute sa grandeur, dont tu sembles vouloir te rapprocher, et donne-moi, si tu l'oses, l'exemple de cet empire tyrannique.

Remonte aux animaux, consulte les éléments, étudie les végétaux, jette enfin un coup d'œil sur toutes les modifications de la matière organisée ; et rends-toi à l'évidence quand je t'en offre les moyens ; cherche, fouille et distingue, si tu peux, les sexes dans l'administration de la nature. Partout tu les trouveras confondus, partout ils coopèrent avec un ensemble harmonieux à ce chef-d'œuvre immortel.

L'homme seul s'est fagoté un principe de cette exception. Bizarre, aveugle, boursoufflé de sciences et dégénéré, dans ce siècle de lumières et de sagacité, dans l'ignorance la plus crasse, il veut commander en despote sur un sexe qui a reçu toutes les facultés intellectuelles ; il prétend jouir de la Révolution, et réclamer ses droits à l'égalité, pour ne rien dire de plus.

Explication linéaire n° 6 : début du postambule
Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne d'O. de Gouges (1791)

Femme, réveille-toi ; le tocsin de la raison se fait entendre dans tout l'univers ; reconnais tes droits. Le puissant empire de la nature n'est plus environné de préjugés, de fanatisme, de superstition et de mensonges. Le flambeau de la vérité a dissipé tous les nuages de la sottise et de l'usurpation. L'homme esclave a multiplié ses forces, a eu besoin de recourir aux tiennes pour briser ses fers. Devenu libre, il est devenu injuste envers sa compagne. Ô femmes ! Femmes, quand cesserez-vous d'être aveugles ? Quels sont les avantages que vous avez recueillis dans la révolution ? Un mépris plus marqué, un dédain plus signalé. Dans les siècles de corruption vous n'avez régné que sur la faiblesse des hommes. Votre empire est détruit ; que vous reste-t-il donc ? La conviction des injustices de l'homme. La réclamation de votre patrimoine, fondée sur les sages décrets de la nature ; qu'auriez-vous à redouter pour une si belle entreprise ? Le bon mot du Législateur des noces de Cana ? Craignez-vous que nos Législateurs français, correcteurs de cette morale, longtemps accrochée aux branches de la politique, mais qui n'est plus de saison, ne vous répètent : femmes, qu'y a-t-il de commun entre vous et nous ? Tout, auriez-vous à répondre. S'ils s'obstinent, dans leur faiblesse, à mettre cette inconséquence en contradiction avec leurs principes ; opposez courageusement la force de la raison aux vaines prétentions de supériorité ; réunissez-vous sous les étendards de la philosophie ; déployez toute l'énergie de votre caractère, et vous verrez bientôt ces orgueilleux, non serviles adorateurs rampants à vos pieds, mais fiers de partager avec vous les trésors de l'Être Suprême. Quelles que soient les barrières que l'on vous oppose, il est en votre pouvoir de les affranchir ; vous n'avez qu'à le vouloir.

Neuf heures sonnent, et je continue mon chemin : une voiture s'offre à mes regards, j'y prends place, et j'arrive à neuf heures un quart, à deux montres différentes, au Pont-Royal. J'y prends le sapin¹, et je vole chez mon imprimeur, rue Christine, car je ne peux aller que là si matin : en corrigeant mes épreuves², il me reste toujours quelque chose à faire, si les pages ne sont pas bien serrées et remplies. Je reste à peu près vingt minutes, et fatiguée de marche, de composition³ et d'impression, je me propose d'aller prendre un bain dans le quartier du Temple, où j'allais dîner⁴. J'arrive à onze heures moins un quart, à la pendule du bain ; je devais donc au cocher une heure et demie ; mais pour ne pas avoir de dispute avec lui, je lui offre 48 sols⁵ : il exige plus, comme d'ordinaire ; il fait du bruit. Je m'obstine à ne vouloir plus lui donner que son dû, car l'être équitable aime mieux être généreux que dupe. Je le menace de la loi, il me dit qu'il s'en moque, et que je lui paierai deux heures. Nous arrivons chez un commissaire de paix⁶, que j'ai la générosité de ne pas nommer, quoique l'acte d'autorité qu'il s'est permis envers moi mérite une dénonciation formelle. Il ignorait sans doute que la femme qui réclamait sa justice était la femme auteure de tant de bienfaisance et d'équité. Sans avoir égard à mes raisons, il me condamne impitoyablement à payer au cocher ce qu'il demandait. Connaissant mieux la loi que lui, je lui dis : « Monsieur, je m'y refuse, et je vous prie de faire attention que vous n'êtes pas dans le principe de votre charge⁷ ». Alors cet homme, ou, pour mieux dire, ce forcené s'emporte, me menace de la force si je ne paye à l'instant, ou de rester toute la journée dans son bureau. Je lui demande de me faire conduire au tribunal de département ou à la mairie, ayant à me plaindre de son coup d'autorité. Le grave magistrat, en redingote poudreuse⁸ et dégoûtante comme sa conversation, m'a dit plaisamment : « Cette affaire ira sans doute à l'Assemblée nationale ? » « Cela se pourrait bien », lui dis-je ; et je m'en fus moitié furieuse et moitié riant du jugement de ce moderne Brid'oison⁹, en disant : « C'est donc là l'espèce d'homme qui doit juger un peuple éclairé ! ».

NOTES

1. sapin: fiacre (taxi tiré par un cheval)
2. épreuves : feuilles imprimées servant à la correction d'un texte avant sa publication
3. composition : en imprimerie, assemblage des caractères pour former des lignes de texte
4. dîner : déjeuner, repas du milieu de la journée
5. sol : monnaie de l'époque.
6. commissaire de paix : juge
7. charge : fonction
8. poudreuse : poussiéreuse
9. Brid'oison : personnage de juge ridicule et sot dans *Le Mariage de Figaro* (1784), célèbre pièce de Beaumarchais. Gouges, admiratrice de cette pièce, en a écrit une suite : *Le Mariage inattendu de Chérubin* (1786).

Explication linéaire n° 8 : Voltaire, *Mélanges, pamphlets et œuvres polémiques* (1759-1768) « Femmes, soyez soumises à vos maris »
Parcours associé : « Ecrire et combattre pour l'égalité »

[...] et pourquoi soumises, s'il vous plaît ? Quand j'épousai M. de Grancey, nous nous promîmes d'être fidèles : je n'ai pas trop gardé ma parole, ni lui la sienne ; mais ni lui ni moi ne promîmes d'obéir. Sommes-nous donc des esclaves ? N'est-ce pas assez qu'un homme, après m'avoir épousée, ait le droit de me donner une maladie de neuf mois, qui quelquefois est mortelle ? N'est-ce pas assez que je mette au jour avec de très grandes douleurs un enfant qui pourra me plaider quand il sera majeur¹ ? Ne suffit-il pas que je sois sujette tous les mois à des incommodités très désagréables pour une femme de qualité, et que, pour comble, la suppression d'une de ces douze maladies par an soit capable de me donner la mort sans qu'on vienne me dire encore : Obéissez ? Certainement la nature ne l'a pas dit ; elle nous a fait des organes différents de ceux des hommes ; mais en nous rendant nécessaires les uns aux autres, elle n'a pas prétendu que l'union formât un esclavage. Je me souviens bien que Molière a dit² : « Du côté de la barbe est la toute-puissance. » Mais voilà une plaisante raison pour que j'aie un maître ! Quoi ! Parce qu'un homme a le menton couvert d'un vilain poil rude, qu'il est obligé de tondre de fort près, et que mon menton est né rasé, il faudra que je lui obéisse très humblement ? Je sais bien qu'en général les hommes ont les muscles plus forts que les nôtres, et qu'ils peuvent donner un coup de poing mieux appliqué : j'ai peur que ce ne soit là l'origine de leur supériorité. Ils prétendent avoir aussi la tête mieux organisée, et, en conséquence, ils se vantent d'être plus capables de gouverner ; mais je leur montrerai des reines qui valent bien des rois. On me parlait ces jours passés d'une princesse allemande³ qui se lève à cinq heures du matin pour travailler à rendre ses sujets heureux, qui dirige toutes les affaires, répond à toutes les lettres, encourage tous les arts, et qui répand autant de bienfaits qu'elle a de lumières. Son courage égale ses connaissances ; aussi n'a-t-elle pas été élevée dans un couvent par des imbéciles qui nous apprennent ce qu'il faut ignorer, et qui nous laissent ignorer ce qu'il faut apprendre. Pour moi, si j'avais un État à gouverner, je me sens capable d'oser suivre ce modèle.

Notes

1. Qui pourra me faire un procès (sous-entendu, au sujet de son héritage).
2. Paroles d'Arnolphe dans *L'Ecole des femmes* de Molière.
3. Allusion à l'impératrice de Russie, Catherine II, qui était d'origine allemande.

Explication linéaire n° 9 (1^{ère} partie : « Le talisman »)
***La Peau de chagrin* de BALZAC (1831)**

— Est-ce une plaisanterie, est-ce un mystère ? demanda le jeune inconnu.

Le vieillard hocha de la tête et dit gravement : — Je ne saurais vous répondre. J'ai offert le terrible pouvoir que donne ce talisman à des hommes doués de plus d'énergie que vous ne paraissiez en avoir ; mais, tout en se moquant de la problématique influence qu'il devait exercer sur leurs destinées futures, aucun n'a voulu se risquer à conclure ce contrat si fatalement proposé par je ne sais quelle puissance. Je pense comme eux, j'ai douté, je me suis abstenu, et...

— Et vous n'avez pas même essayé ? dit le jeune homme en l'interrompant.

— Essayer ! dit le vieillard. Si vous étiez sur la colonne de la place Vendôme, essaieriez-vous de vous jeter dans les airs ? Peut-on arrêter le cours de la vie ? L'homme a-t-il jamais pu scinder la mort ? Avant d'entrer dans ce cabinet, vous aviez résolu de vous suicider ; mais tout à coup un secret vous occupe et vous distrait de mourir. Enfant ! Chacun de vos jours ne vous offrira-t-il pas une énigme plus intéressante que ne l'est celle-ci ? Écoutez-moi. J'ai vu la cour licencieuse du régent¹. Comme vous, j'étais alors dans la misère, j'ai mendié mon pain ; néanmoins j'ai atteint l'âge de cent deux ans, et suis devenu millionnaire : le malheur m'a donné la fortune, l'ignorance m'a instruit. Je vais vous révéler en peu de mots un grand mystère de la vie humaine. L'homme s'épuise par deux actes instinctivement accomplis qui tarissent les sources de son existence. Deux verbes expriment toutes les formes que prennent ces deux causes de mort : VOULOIR et POUVOIR. Entre ces deux termes de l'action humaine il est une autre formule dont s'emparent les sages, et je lui dois le bonheur et ma longévité. *Vouloir* nous brûle et *Pouvoir* nous détruit ; mais SAVOIR laisse notre faible organisation dans un perpétuel état de calme.

1. Le régent, Philippe d'Orléans, gouverna la France pendant la minorité de Louis XV (1715-1723). Il organisait des fêtes que le vieillard n'a pas pu voir en réalité puisqu'il n'a que 102 ans. L'approximation historique est destinée à souligner l'extrême vieillesse de l'antiquaire.

Explication linéaire n° 10 (2^{ème} partie : « La femme sans cœur »)
***La Peau de chagrin* de BALZAC (1831)**

- Ah ! dit-elle en riant, je suis sans doute bien criminelle de ne pas vous aimer ? Est-ce ma faute ? Non, je ne vous aime pas ; vous êtes un homme, cela suffit. Je me trouve heureuse d'être seule, pourquoi changerais-je ma vie, égoïste si vous voulez, contre les caprices d'un maître ? Le mariage est un sacrement en vertu duquel nous ne nous communiquons que des chagrins. D'ailleurs, les enfants m'ennuient. Ne vous ai-je pas loyalement prévenu de mon caractère ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas contenté de mon amitié ? Je voudrais pouvoir consoler les peines que je vous ai causées en ne devinant pas le compte de vos petits écus, j'apprécie l'étendue de vos sacrifices ; mais l'amour peut seul payer votre dévouement, vos délicatesses, et je vous aime si peu, que cette scène m'affecte désagréablement. - Je sens combien je suis ridicule, pardonnez-moi, lui dis-je avec douceur sans pouvoir retenir mes larmes. Je vous aime assez, repris-je, pour écouter avec délices les cruelles paroles que vous prononcez. Oh ! je voudrais pouvoir signer mon amour de tout mon sang. - Tous les hommes nous disent plus ou moins bien ces phrases classiques, reprit-elle en riant. Mais il paraît qu'il est très-difficile de mourir à nos pieds, car je rencontre de ces morts-là partout. Il est minuit, permettez-moi de me coucher. - Et dans deux heures vous vous écrierez : Mon Dieu ! lui dis-je - Avant-hier ! Oui, dit-elle en riant, je pensais à mon agent de change, j'avais oublié de lui faire convertir mes rentes de cinq en trois, et dans la journée le trois avait baissé. Je la contemplais d'un œil étincelant de rage. Ah ! quelquefois un crime doit être tout un poème, je l'ai compris. Familiarisée sans doute avec les déclarations les plus passionnées, elle avait déjà oublié mes larmes et mes paroles. - Epouseriez-vous un pair de France ? lui demandai-je froidement. - Peut-être, s'il était duc. Je pris mon chapeau, je la saluai.

Explication linéaire n° 11 (3^{ème} partie : « L'Agonie »)
La Peau de chagrin de BALZAC (1831)

- Pauline, viens ! Pauline !

Un cri terrible sortit du gosier de la jeune fille, ses yeux se dilatèrent, ses sourcils violemment tirés par une douleur inouïe, s'écartèrent avec horreur, elle lisait dans les yeux de Raphaël un de ces désirs furieux, jadis sa gloire à elle ; mais à mesure que grandissait ce désir, la Peau, en se contractant, lui chatouillait la main. Sans réfléchir, elle s'enfuit dans le salon voisin dont elle ferma la porte.

- Pauline ! Pauline ! cria le moribond en courant après elle, je t'aime, je t'adore, je te veux ! Je te maudis, si tu ne m'ouvres ! Je veux mourir à toi !

Par une force singulière, dernier éclat de vie, il jeta la porte à terre, et vit sa maîtresse à demi nue se roulant sur un canapé. Pauline avait tenté vainement de se déchirer le sein, et pour se donner une prompte mort, elle cherchait à s'étrangler avec son châle. – « Si je meurs, il vivra ! » disait-elle en tâchant vainement de serrer le nœud. Ses cheveux étaient épars, ses épaules nues, ses vêtements en désordre, et dans cette lutte avec la mort, les yeux en pleurs, le visage enflammé, se tordant sous un horrible désespoir, elle présentait à Raphaël, ivre d'amour, mille beautés qui augmentèrent son délire ; il se jeta sur elle avec la légèreté d'un oiseau de proie, brisa le châle, et voulut la prendre dans ses bras.

Le moribond chercha des paroles pour exprimer le désir qui dévorait toutes ses forces ; mais il ne trouva que les sons étranglés du râle dans sa poitrine, dont chaque respiration creusée plus avant, semblait partir de ses entrailles. Enfin, ne pouvant bientôt plus former de sons, il mordit Pauline au sein. Jonathas se présenta tout épouvanté des cris qu'il entendait, et tenta d'arracher à la jeune fille le cadavre sur lequel elle s'était accroupie dans un coin.

- Que demandez-vous ? dit-elle. Il est à moi, je l'ai tué, ne l'avais-je pas prédit ?